

L'art dans la cité

Guy Sioui Durand

Numéro 81, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46045ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, G. (2002). L'art dans la cité. *Inter*, (81), 46–51.



L'art dans la cité

Les événements d'art public dans la cité définissent la trame majeure de l'année d'art au Québec en 2001, reléguant dans l'ombre les expositions et autres manifestations d'art en salle. Le tableau qui suit regroupe en trois types d'intentions socioartistiques seize « zones événementielles ». Le premier bloc identifie des stratégies d'art comme alternative, le second rassemble des manifestations hybrides qui, tout en s'intégrant de manière fonctionnelle dans le système socio-économique, laissent place à certaines œuvres inoculant une conscience sociale élargie. Et le troisième bloc de ce continuum de l'art dans la cité se caractérise par des célébrations de valeurs dominantes, institutionnelles de la culture élitiste ou du spectacle de masse, reléguant bien souvent au second plan la présence d'œuvres d'intérêt.

Cette partie de l'analyse de l'année d'art 2001 aborde certains aspects ou créations spécifiques des « zones événementielles » aux stratégies de l'alternative :

- _l'Îlot Fleurie de Québec (La soirée d'équinoxe d'été faisant écho aux Sommet des Peuples/Sommet des Amériques, Émergences/Familles l'événement estival du Collectif de l'îlot Fleurie, les manifestations Incube et Les Arts d'attitudes tenues sur le site) ;
- _la manœuvre *Veuves de Chasse* de Doyon/Demers à Saint-Raymond de Portneuf dans le cadre d'ALICA, *8 manœuvres en quête d'un territoire* ;
- _une critique comparée de l'occupation du même site par le projet des *Hypothèses d'amarrages* du duo Lévesque/Prost et
- _par le *Parc Industriel* qu'y a installé le collectif de l'Action Terroriste Socialement acceptable, l'ATSA – ce qui sera aussi l'occasion d'aborder certaines autres créations dans le cadre de l'année des Commensaux (Skol, Montréal) ;
- _l'événement *Espaces Émergents* en opposition aux manifestations institutionnelles comme *ArtCité* du Musée d'art contemporain de Montréal et les Festivités de la Grande Paix de Montréal 1701-2001.

Toutefois, quelques manifestations artistiques de certaines zones événementielles hybrides dans la Cité seront aussi évoquées, soit celles tenues à la nouvelle Maison de la Culture de Matane, deux projets du *Vertige de l'évidence*, la deuxième année photographique à Québec et certaines sculptures significatives dans le cadre d'Artefact 2001. Sculptures urbaines au Canal de Lachine.

L'art dans la cité : de l'alternative à l'institution des zones événementielles, 2001

Stratégies d'art porteuses de l'Alternative

l'Îlot Fleurie, Québec ; (Point chaud des Sommet des Peuples/Sommet des Amériques, métamorphosant la ville de Québec en zone d'art total, Soirée de l'équinoxe, *Émergences/Familles*, *Incube 4/Les arts d'attitudes*)

ALICA, *8 manœuvres en quête d'un territoire*, 3'Impérial :

Les Commensaux, Skol, Montréal,

Parc Industriel, ATSA Montréal,

Espaces Émergents, quartier Hochelaga-Maisonneuve, Montréal

Inscription socio-critiques hybrides dans la Cité

Manifestations artistiques à la Maison de la Culture de Matane, Matane

Festival du théâtre de rues, Shawinigan

L'Art c'est toi, *Itou*, Alma

Artefacts 2001, Canal de Lachine, Montréal

Le Vertige de l'évidence, Vu, Québec

Les Toits, La Chambre Blanche, Québec

Le Mois de la Photo, Vox, Montréal

Art Institutionnel confortant le système

Les Fêtes de la Grande Paix de Montréal 1701-2001, Montréal

3' *Symposium international des œuvres en lumières*, Festival Montréal en lumières, Montréal

Déploiement inaugural du nouveau Musée d'art urbain de Montréal, Montréal

ArtCité, Musée d'art contemporain de Montréal, Montréal

L'îlot Fleurie, « zone » d'effervescence politico-artistique

Les tags, les fresques sur les pylônes, les sculptures et la roulotte sous l'autoroute Dufferin dans le quartier Saint-Roch de Québec n'ont rien de résiduel comme zone urbaine. Rien de comparable dans tout le Québec. Cette « zone » socio-urbaine que constitue l'îlot Fleurie sous l'autoroute Dufferin-Montmorency à Québec au pied de la falaise qui monte vers le Carré d'Youville possède la crédibilité du mouvement social populaire qui a déclenché la revitalisation du quartier.

Sur la lancée de l'événement hybride d'art social pour *Émergences 2000* avec le nouveau collectif de l'îlot Fleurie en août 2000, ce lieu de résistance et d'alternative communautaire et artistique est réellement devenu l'épicentre de Québec comme zone d'art total avec les événements de la tenue du *Sommet des Peuples* tout près au Marché du Vieux-Port et du *Sommet des Amériques* barricadé en Haute-Ville. Suivront coup sur coup plusieurs événements socioartistiques.

Point de rencontre entre les Sommets

Entre le 22 avril et le 11 septembre, cette zone urbaine hétéroclite a *upgradé* son statut de carrefour, devenant lieu de rassemblement et de ravitaillement de plusieurs des manifestants contre le *Sommet des Amériques* qui participaient au *Sommet des Peuples*. L'îlot Fleurie, qui s'était ouvertement déclaré « zone ouverte » à la convivialité et à la création, vivra coup sur coup réflexions, créations et rassemblements des manifestants anti-mondialisation, connaissant même l'assaut policier alors que la fête animait la nuit.

Au solstice d'été

La nuit du solstice d'été, le 21 juin, organisée par Bernard GILBERT, soirée de performances (dont une de James PARTAIK faisant don de sa voiture incendiée lors du Sommet par une bombe lacrymogène) qui comprenait également *Pleins gaz*, trente-cinq photographies regroupées et plantées sur des piquets à partir de l'exposition précédente chez Vu (dans le même esprit que la publication du petit livret *Le Québec de la honte*, Les Intouchables), sera le début d'une série d'accueils par l'îlot Fleurie d'événements d'art action (*Émergences/familles*, *Incube 4/Les Arts d'attitudes*).

Émergences/Familles 2001

Sur la lancée d'art social conviant art *in situ* et activités communautaires avec débats politiques, mariant sculptures et jardins, punks et joueurs de pétanque, les coordonnatrices Julie PICARD et Hélène MATTE ont convié Bastien GILBERT à créer sous le thème convivial des familles une nouvelle édition réussie d'*Émergences/Familles 2001* en août. Fête communautaire, débats, œuvres *in situ* (Philippe CÔTÉ, Patrick BEAULIEU, Christopher VARADY-SZABO, les sœurs COUTURE) et performances (Pierre BEAUDOIN et Patrice DUCHESNE, Louise DUBREUIL, Suzanne JOLY et Nathalie DEROME). Madeleine DORÉ en originale campagne « relationnelle » d'adhésion à son « parti politique » et Claudine COTTON, en manœuvre dans le quartier pendant dix jours, animèrent également le site et le quartier.

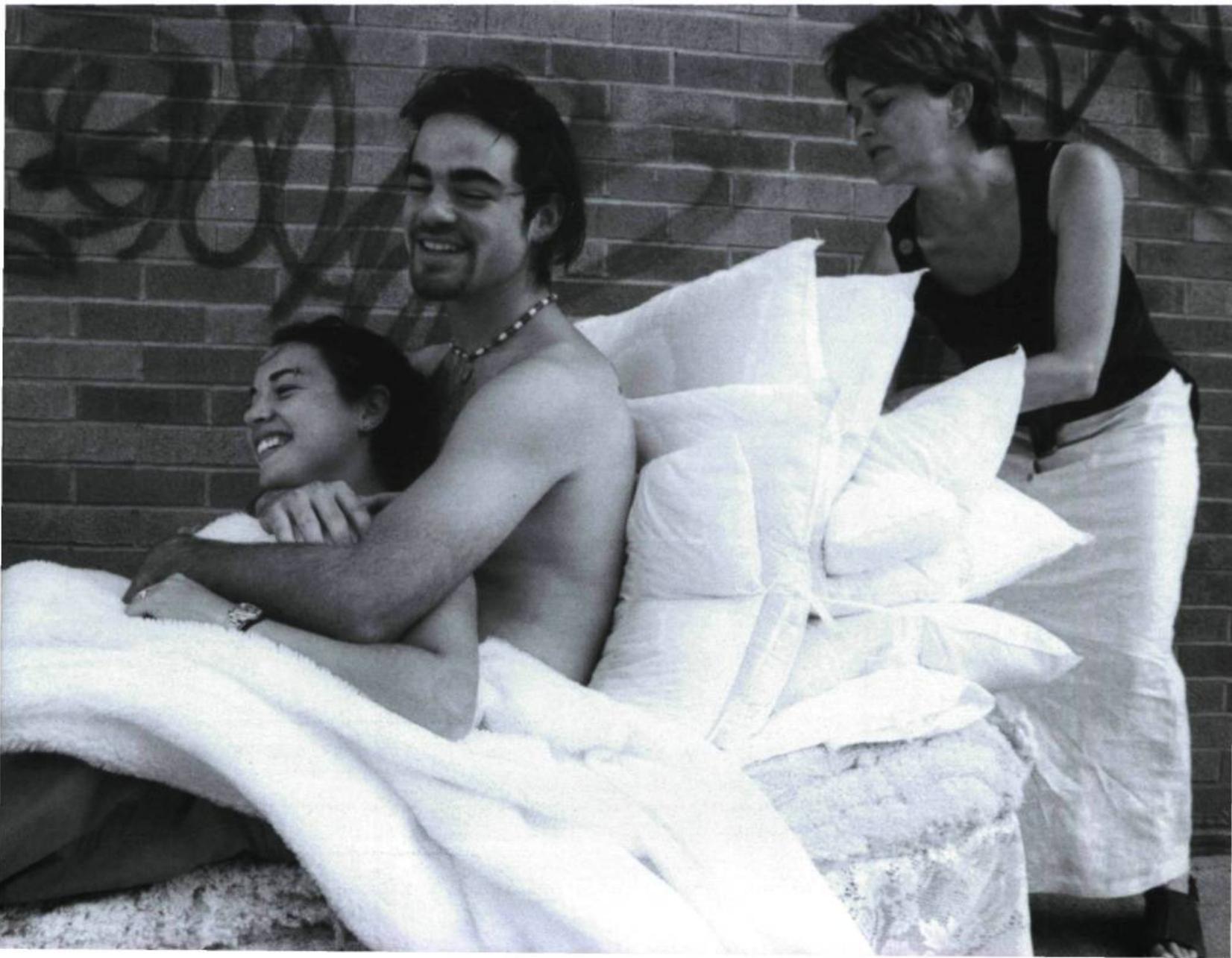
La manœuvre *Lit-promenade* de Claudine COTTON, la *Maison de paille et d'argile* de Christopher VARADY-SZABO et l'installaction *La pelle berçante* des sœurs COUTURE en finale sont des œuvres significatives d'art trans(actions) à échelle humaine, d'art écologique et de ces associations génératrices de nouvelles énergies dans l'art.

Lit-promenade

Lit-promenade de Claudine COTTON (grande absente de *Commensaux* qui se voulaient pourtant le fer de lance des arts de relations en 2000-2001) a peut-être réalisé dans les rues du quartier Saint-Roch en convergeant vers l'îlot Fleurie un condensé de ce que tous les penseurs de l'infiltration poétique tentent de définir. Comme elle le dit si bien, son « travail de déplacement poétique » privilégie « l'installation, l'action et la performance ».

Après le mythique périple *Exvagus* en 1995, après l'incroyable transaction de baisers à Amos en 1997 et son *Couette et café* dans la ruralité de Granby, Claudine COTTON a ici utilisé comme « piège poético-artistique » un lit de princesse, invitant des personnes de passage à venir faire quotidiennement une « heure de sieste publique avec attentions gracieuses ». Oeuvrant en contexte réel, Claudine COTTON a repéré un couple de sans-abri qui squattait le site de l'îlot Fleurie derrière la sculpture *Le poids des papillons* de Diane LANDRY et tentait de se sortir de la misère en vendant quelques babioles. Conviant à souper la veille du vernissage dans un restaurant du mail Saint-Roch quelques-uns de ses invités au lit, leurs invités et un critique d'art, cette humble manœuvre n'en possédait pas moins tous les attributs d'esthétique relationnelle qui font le renom de Massimo GUERRERA (ex. : *Porus*) et de Devora NEUMARK (ex. : *L'art de la conversation*, 2000) dans la métropole.

Une vraie famille doit faire son lit petit à petit, manœuvre de Claudine COTTON [lors de *Émergence 2001, Famille*]. Photos : Jacinthe LESSARD.





La maison d'argile et de paille

La *Maison d'argile et de paille* adossée à un des pylônes de l'autoroute Dufferin de Christopher VARADY-SZABO comme alternative radicale au modèle urbain-industriel de l'habitat moulat la quotidienneté nord-américaine est un moment d'art clé de cet événement. Originaire d'Australie et vivant en Gaspésie, il développe une éthique écologique nourrissant les formes qu'il crée dans l'environnement, qu'il s'agisse de ses sculptures réalisées à Gaspé en 1999 lors de l'événement *Champs libres* ou encore de sa proposition de glace et de feu lors de sa résidence au 3^e Impérial.

Pour ce projet, il a travaillé à partir de balots de paille trouvés à l'hippodrome, de terre et d'argile noires repérées près de l'Ancienne-Lorette. Pour environ 500 dollars, Christopher VARADY-SZABO a entrepris avec son copain Clément de construire une maison de paille habitable, adossée à un des piliers de l'autoroute de l'îlot Fleurie. La veille de la clôture d'*Émergences/Familles 2001*, je me suis assis avec les constructeurs dans la maison, dont il ne manquait que les branches tressées pour finir la toiture. Par la petite fenêtre, le soleil matinal se pointe. L'isolation exceptionnelle de la paille mélangée à l'argile est connue, de même que sa solidité. La longue histoire des chaumières dans les pays nordiques le confirme et pourrait laisser croire à un avenir pour de telles demeures au Québec. De toute évidence, ce modèle d'habitat, avantageux pour les pauvres, les sans-abri, les nomades et les écologistes s'oppose symboliquement (et concrètement) à la dominance industrielle-urbaine de l'industrie de la construction et des normes habitables qui, en collusion, définissent ce secteur crucial de l'économie, des promoteurs aux vendeurs de matériaux et grandes quincailleries.

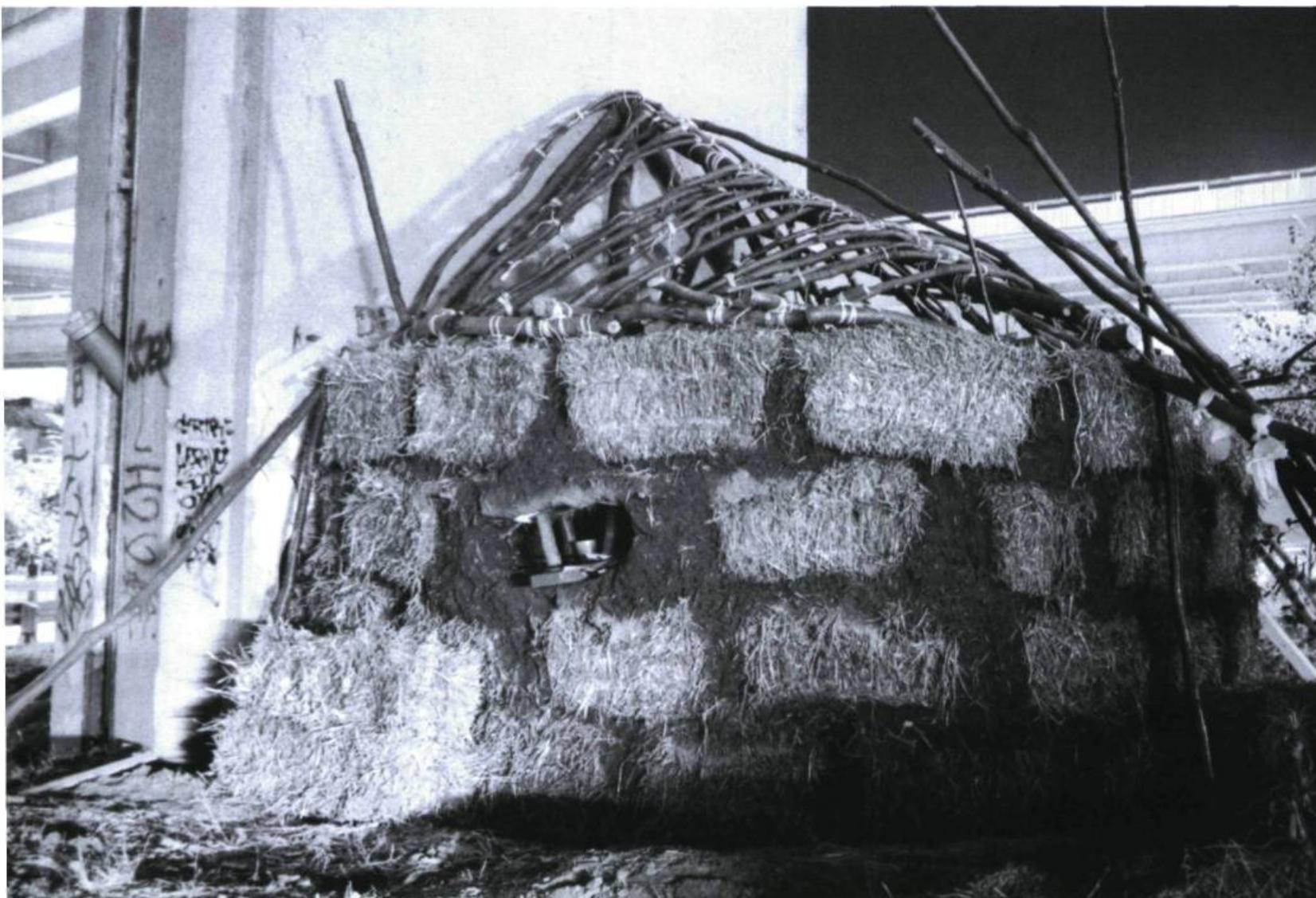


Devant, ironiquement placée sur son toit, une cabane à oiseaux – on sait que les écologistes ont souvent été décriés sous le sobriquet d'« oiseaulogues », VARADY-SZABO a poussé son projet environnemental en bonifiant l'écosystème du sol autour, la paille étant très utile pour la revitalisation (sucs et humidité). Dans la zone inhabitable qu'est l'îlot Fleurie, sauf pour les squatters, cette « architecture », « réappropriée du passé », pourrait devenir une solution à bien des problèmes sociaux (ex. : les sans-abri) et environnementaux (la destruction de la nature). L'artiste ne joue ni à la victime ni au contestataire, il passe à l'action et construit une alternative de manière convaincue et joyeuse. Au moment où huit manœuvriers du projet ALICA, 8 manœuvres en quête d'un territoire du 3^e Impérial étaient en quête de territoires pour une « supraruralité », cette œuvre *in situ* dans la cité donnait la mesure.

La pelle berçante

Sur la lancée de leur participation à la *Manif d'Art* (2000) et à *Latinos del Norte* (2001) et avant leur passage au Lieu (*Système d'invention*, 2002) le duo dit les sœurs COUTURE (Sheila et Nancy) a élégamment « habillé » pendant les dix jours de l'événement ce qui deviendra *La pelle berçante*, l'œuvre éphémère la plus spectaculaire d'*Émergences/Familles 2001*. « Féminisant » une antique pelle mécanique appartenant à leur « mon oncle » en l'habillant de tissus, de dentelles et autres, le duo clôturera l'événement par une manipulation performative déboutant ce fief mâle des grosses machineries. Cette joyeuse apothéose exprimera parfaitement les filiations familiales, thème de cette édition. On raconte que tout ce que la ville compte de manœuvriers travaillant sur de tels mastodontes sont venus « virer » voir cette *Pelle berçante*, assurant ainsi une rencontre entre l'art et un public peu usité pour *in situ*.

La Maison d'argile et de paille, Christopher VARADY-SZABO [lors de Émergence 2001, Famille], Photos : Jacinthe LESSARD.





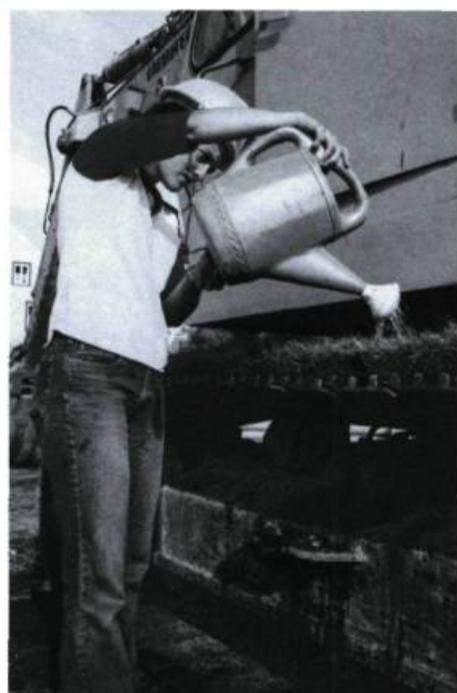
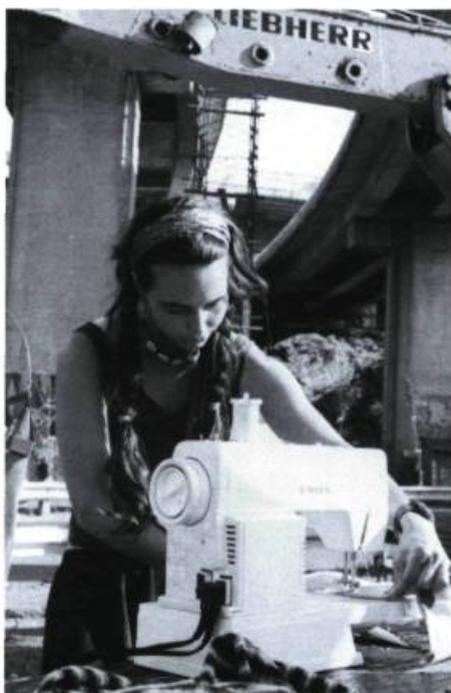
**Incube 4 et
Les Arts d'attitudes
juste avant...**

Finalement, en septembre, quelques jours avant le 11, le projet *Incube 4* jumelé à la manifestation *Les Arts d'attitudes* (colloque¹ et nouvelles pratiques performatives) sous l'égide du Lieu, centre en art actuel, envahissait l'îlot Fleurie.

Créé par les collectifs français nomades de la Station Mir et du CloaQ, invité par le commissaire Yves DOYON et associé à un volet d'art performance et d'art multimédia (dont les vidéos clandestines de Phylactère Cola, avant que le groupe ne débarque à la télévision), *Incube 4* consistait en un dispositif modulaire et cubique d'échafaudages et d'écrans de projection devenant en soi un ensemble d'installations multimédias.

Ensemble, *Incube 4/les Arts d'attitudes* ont fait circuler dans le quartier l'énergie créatrice de performeurs chevronnés comme Pierre-André ARCAND (*Vidéovox*), Alain-Martin RICHARD (*Pendant cette performance*) et l'Abominable homme des lettres, Jean-Claude GAGNON, mêlée à celle des actions de Julie-Andrée T. (lors du lancement du livre *Art Action 1958/1998*, Inter/Éditeur, 2001), de David NEAUD, de Tsuneko TANIUCHI, de Éric MADELEINE, du docteur COURBE ou d'*Attraction/séduction*, du duo Carl BOUCHARD et Martin DUFRASNE.

Retenons l'accueil fait à une toute nouvelle vague d'art action : Cyrille BRET, Christian MESSIER, Martin RENAUD et Les Fermières obsédées (Annie BAILLARGEON, Mélissa CHAREST, Eugénie CLICHE et Catherine PLAISANCE) qui récidiveront, « marrainées » par Le Lieu, deux mois plus tard, avec *Hachez, coupez...*, obsessive installation dans un « local/bocal » loué sur la rue du Pont pendant deux jours. Les Fermières obsédées participeront ensuite de manière intense au *Défilé des camisoles de contention* de l'événement *Le regard de l'enfermement/L'enfermement du regard* (Folie/Culture).





VEUVES DE CHASSE

Ces dernières années, la rue principale de la petite localité de Saint-Raymond de Portneuf s'est refait une beauté conviviale qui contraste avec le flot des camions qui extirpent le bois coupé en forêt pour le transformer au moulin Chez Malette ou à la scierie Gestofor.

La reconversion de l'ancienne voie ferrée en piste cyclable y est certes pour quelque chose, attirant de nombreux visiteurs. Mais, à l'entrée de la chaîne de montagnes des Laurentides, cette bourgade de 9 000 âmes reste cependant un écrin paradisiaque pour la pêche et la chasse. Le gros gibier et surtout l'original à l'automne créent une attraction sans précédent. La population se gonflerait alors jusqu'à près de 16 000 âmes. Beaucoup de chasseurs viennent à Saint-Raymond...

La vie quotidienne y change pour tout le monde.

Sur la *main* revampée, le local occupé autrefois par l'ancienne Librairie Saint-Raymond était vacant. Filiation culturelle allant de soi, c'est là que DOYON/DEMERS vont installer tout le mois d'octobre leur « commerce ». L'ajout en lettrage blanc de DOYON/DEMERS SOCIO-ESTHÉTICIENS sur le pignon et de leur logo visuel (leurs silhouettes portant des mallettes) dans la vitrine a déjà de quoi intriguer les passants. Le complément, par contre, trouve sa pleine signification dans la communauté : *Veuves de chasse. Petits récits*, octobre 2001.

Personne ici ne restera indifférent. Pourquoi donc ?

Le climat de vie est électrique à Saint-Raymond pendant tout le mois. Le quincaillier juste en face, de l'autre côté de la rue, a orné sa grande vitrine de produits pour la chasse. Il vend pour plus de 1 000 \$ d'urine de femelle et de *buck* (alors en chaleur) aux chasseurs de passage. Il faut dire que la grande majorité des hommes du village le déserte pour aller chasser (traditionnellement, les hommes étaient guides pendant la chasse, ce qui est moins vrai de nos jours, ils sont plutôt hommes d'entretien). Ce microphénomène cyclique d'appel de l'animal modifie non seulement l'économie locale, mais encore les rapports interpersonnels familiaux et de couple. Les femmes (en principe) restent au village.

On les appelle les *Veuves de chasse*.

Sous cette appellation se camouflent des histoires de vie, heureuses ou dramatiques, insoupçonnées. Cet espace-temps cyclique du rapport d'une communauté à la vie en forêt, à l'animalité, traduit donc un chaos du quotidien qui recèle des remises en question, des envois émancipatoires, tout comme une aliénation infranchissable. Cette quotidienneté donne une légitimité contextuelle, parce qu'issue de la communauté même, au projet artistique hybride entre vie réelle et art ajouté. Il s'agit là d'une des dimensions de ce que DOYON/DEMERS appellent la « réalité augmentée ».

« Pour nous, il est d'abord intéressant de penser la réalité augmentée dans un sens anthropologique. Cela, afin de nommer une manière d'être, voire une créativité ou une esthétique qui se situe dans un "avoir lieu" avec l'Autre, aussi bien entre les individus, entre les communautés, qu'entre les individus et les communautés auxquelles ils adhèrent, l'échange émotionnel s'improvisant dans un processus de métamorphose et de correspondance dans l'intensité d'un présent, aussi banal soit-il. Hésitations, rougeurs, retenues et mimiques affleurent dans une théâtralité et une performativité qui sont à la fois l'effet et la cause du lien social, où chaque individu est spectateur de l'autre, se réalise par l'autre et s'y reconnaît. En conséquence, l'individu est dit en réalité augmentée lorsque dans son rapport à l'autre il superpose l'expression de ce qu'il est et de ce qu'il pourrait ou voudrait être. »

Le « commerce » qu'entendent développer nos socio-esthéticiens a donc une nature sociale locale. Qu'est-ce donc ?

Essentiellement, DOYON/DEMERS entendent rassembler et recueillir tels des petits récits les propos et confidences de ces *Veuves de chasse*, ainsi que toute autre histoire s'y rapportant auprès des gens de Saint-Raymond. Tout est dans le style et la stratégie pour y parvenir. Rien n'est évident : il faut trouver ces femmes, les convaincre de témoigner et, encore plus, de ne le faire ni sur un mode anthropologique ni sur un mode journalistique, mais par une approche artistique expérimentale qui se présente et s'assume comme telle.

Infiltrer la communauté

Au premier jour, le beau temps automnal ayant été exceptionnel, Hélène et Jean-Pierre débiteront par le nettoyage extérieur des grandes vitrines de la devanture bleu royal qui ne manque pas de cachet. Mine de rien, ce nettoyage « esthétisant » de la devanture est aussi un premier signal d'insertion du duo d'artistes dans la quotidienneté réelle du village. Des gens vont s'arrêter, regarder, questionner. Les autres commerçants ont eu vent de ce négociant nouveau genre. Étrange affaire qui s'affiche dans Internet. Ainsi, « la réalité s'en trouve augmentée » par l'art.

D'ailleurs, le logo de DOYON/DEMERS, l'adresse Internet et l'alignement des cartons d'*ALICA. 8 manœuvres en quête d'un territoire* sur un des murs de la plus petite vitrine, donneront à voir des indices que nous avons affaire à des artistes.



Le *Courrier de Portneuf*, journal local, et la télévision communautaire vont se pointer, contribuant grandement, le premier par un article et le second par un reportage qui sera diffusé à plusieurs reprises, à faire connaître dans la communauté le projet des *Veuves de chasse*.

Lieu convivial pour huis clos

La cueillette des « petits récits » se fait au local. Les artistes y seront tout le mois d'octobre, pendant la chasse. L'aménagement intérieur du local des socio-esthéticiens n'a pas échappé à mon œil de critique. DOYON/DEMERS ont procédé à un astucieux mélange entre un aménagement d'un mobilier familial, accueillant, la « quincaillerie médiatique » (ordinateur et vidéo) et des fragments d'œuvres antérieures, dont le fameux « grand pic bois »². Tout converge vers la table centrale où les couverts sont mis. Un service de traiteur fut prévu par nos hôtes afin d'offrir un repas exceptionnel à cinq veuves, repas durant lequel chacune d'entre elles dut porter sur le front une petite caméra et un micro afin de filmer de son point de vue les échanges de ce rassemblement à huis clos.

Une manœuvre plurielle

Cette captation vidéographique sera, à mon avis, cruciale. Elle achève la métamorphose amorcée par l'ouverture d'un local. Ce qui n'aurait pu être qu'épigone d'un art sociologique révolu en significations socioartistiques se révéla une œuvre en progression sur un mois dans la communauté d'appartenance du duo d'artistes.

L'ouverture sur la rue Saint-Joseph du local affichant le « commerce » des socio-esthéticiens dans la réalité d'octobre (la chasse comme activité généralisée qui change la quotidienneté de toute la communauté) réalise la déterritorialisation des seuls lieux de l'art pour une manœuvre en contexte réel, le matériau en étant le tissu social vivant de ces *Veuves de chasse*. Aussi, la captation vidéo en temps réel par les actrices elles-mêmes de leurs propres « petits récits » est ici novatrice. Elle met en scène d'intéressants paradoxes et contresens appelant une éthique critique. L'emploi généralisé du terme d'éthique pour parler d'esthétique souligne en fait sa démission non seulement dans l'actuel envahissement médiatique de masse, mais encore dans les arts multimédias eux-mêmes. Trois trames m'apparaissent significatives :

1. L'autocaptation par les protagonistes elles-mêmes ne pousse-t-elle pas l'autogestion de la manipulation technologique à débouter l'habituelle césure entre l'œil « documentaire » et les acteurs, tare, s'il en est une, actuellement dans l'art action³? Le privé et le public s'en trouvent inversés, le second ne pillant pas le premier pour en faire une marchandise de culture du spectacle ou l'exercice de justification d'un concept exotique. En effet, tout ce qui sera de l'ordre des échanges vécus par ces *Veuves de chasse* sera capté en temps réel par elles-mêmes et leur sera remis sous forme de cassette personnelle. L'art de DOYON/DEMERS reste donc dans la vie, du moins dans cette teneur qui tanguent entre le comique et le tragique, évoluant (ou régressant) d'une génération à l'autre. Le phénomène des *Veuves de chasse* peut aussi signifier zone de liberté ou d'aliénation, c'est selon. Car pour les femmes, la période de la chasse à l'original ne se passe pas que pour les hommes, dans le bois, elle s'étend aussi au village, dans ses bars et ses hôtels où a lieu un autre type de chasse...

2. Cet usage éthique respectueux d'un contrat social, tacite, avec la communauté, n'empêche aucunement DOYON/DEMERS de nourrir leur manœuvre de socio-esthéticiens de façon concrète et théorique. On peut parler d'une double inscription dans le champ actuel de l'art sans qu'il s'agisse d'un spectacle. *Veuves de chasse* s'inscrit de façon extraterritoriale sur le Web du

« commerce » des socio-esthéticiens, tel qu'affiché dans la vitrine. Un cyber-reportage a d'ailleurs eu lieu le samedi 27 octobre en après-midi. D'une part, l'événement confronte en temps réel le duo à son propre milieu d'origine comme expérience identitaire et d'appartenance. Leur projet local se démarque de ceux de certains artistes nomades, apatrides, étrangers qui voguent de communautés d'apparence en communautés éphémères. Ils sont sans attaches ni conséquences, sinon que de clamer que les rencontres, c'est bien (sorte de ludisme obsolète). DOYON/DEMERS œuvrent une culture qui est la leur. D'autre part, la manœuvre *Veuves de chasse* s'inscrit bel et bien dans le corpus théorique que le duo est à mettre en pratique depuis près de vingt ans. Leur site Web (un des meilleurs sites par sa clarté et sa convivialité) donne les clés conceptuelles, en plus d'inscrire DOYON/DEMERS et Saint-Raymond de Portneuf dans la toile planétaire.

3. L'intervention locale (le local où a lieu les rencontres) et sa diffusion mondiale (dans Internet) trouvent en outre un ancrage significatif dans la trame événementielle des réseaux d'art au Québec. En effet, *Veuves de chasse* s'inscrit et doit se comprendre dans le dispositif événementiel plus vaste du projet initié par le centre d'artistes autogéré 3^e Impérial de Granby : *ALICA. 8 manœuvres en quête d'un territoire*. À cet égard, leur projet permet une critique de l'intérieur de l'événement dans la mesure où nous assistons de plus en plus à des mises en commun d'interventions artistiques singulières qui déterminent asymétriquement les thématiques ou problématiques d'ensemble. On peut comparer et réfléchir aux changements stratégiques et théoriques, notamment les dynamiques artistiques (ex. : urbanité/ruralité, manœuvres/esthétique relationnelle, installation/*in situ*, identité/altérité, art en contexte/résidences, art social/art multimédia, etc.).

Pour leur part, DOYON/DEMERS, socio-esthéticiens, affichent clairement et avec constance leur parti pris : accentuer l'indiscipline créatrice contre tout enfermement de l'esthétique dans une technologie, une spécialité, un micromilieu ou un concept.

En cela, que le duo convie des *Veuves de chasse* dans son local sur la *main* en temps de chasse à l'original à Saint-Raymond de Portneuf (octobre 2001), qu'il se place en équilibre sur son *Site de capture* à Montréal lors du *Festival FA 3* au-dessus d'un des toits visibles à partir des fenêtres de l'édifice où loge *ArTexte* (mai 2001), qu'il s'immerse avec les gens dans son portail aux portes d'acier à l'îlot Fleurie sous l'autoroute Dufferin pour *Émergences 2000* après être intervenu avec ses *Pics Bois* sur le dessus en 1994, ou qu'il manipule des branchages et une planche dans la nuit des *Yeux rouges* (organisée par Sylvie COTTON) pour *PassArt* à Rouyn-Noranda (juillet 2000), DOYON/DEMERS « sculptent la société ».

¹ Colloque *Les Arts d'attitudes* réunissant Pierre RESTANY, Nicolas BOURRIAUD, Michaël LA CHANCE, Patrice LOUBIER et Guy SIOUÏ DURAND, au Lieu, centre d'art actuel.

² DOYON/DEMERS ont notamment utilisé comme séparation de manière à aménager chaleureusement le local les panneaux de leur installation médiatique à l'UQAM (1998). Comme je l'ai dit, non seulement on retrouvait au mur le grand pic bois de leur manœuvre sur l'autoroute Dufferin (1994) mais, sur la table, on retrouvait reconstitués en carton les petits prototypes de leur projet Web de diffusion de maquettes à construire de la grandeur que l'on veut. De même, l'idée des petits récits avait été expérimentée différemment à Rouyn-Noranda en Abitibi lors de la nuitée des *Yeux rouges* dans le cadre de l'événement *PassArt* (2000), celle d'un repas médiatique faisait partie de la manœuvre de DOYON/DEMERS à l'hôtel de ville d'Hull qui aurait pu s'appeler *Le Millénaire est mort, il se mange cru* plutôt que *Le Millénaire est mort, il faut le manger...*



³ Il faut vivre ces « néo-captateurs » munis de caméra numérique qui, se croyant soudain investi de « l'œil objectif », se placent, se déplacent, obstruent, cachent, s'approchent, se rapprochent pour tout saisir sans aucun respect pour les autres spectateurs. Ils sont les seuls, les prioritaires regardeurs des performances ! Ce constat vaut autant pour les photographes et vidéastes non officiels et qui imposent leur archivage personnel au réel. Même l'an dernier à Tokyo, dans un bar-galerie d'art, une artiste filmait en dansant. L'image animée avait le dessus sur la réalité...